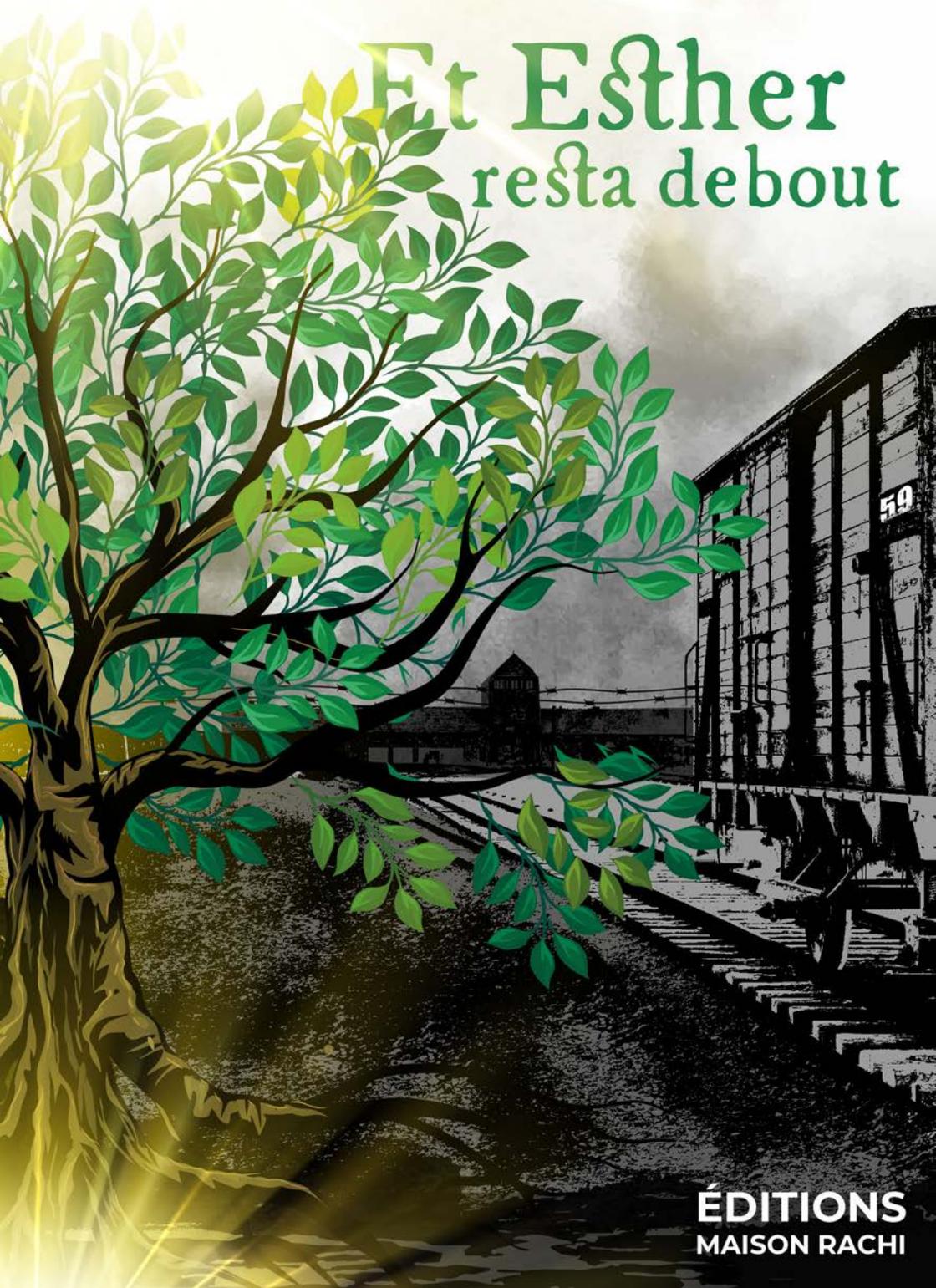


Et Esther resta debout



ÉDITIONS
MAISON RACHI

À Gela et Nuchim,
Israël, Maurice, Samuel,
Marcel, Fanny, Achille
et tous les autres.



Gela et Nuchim, le choix de la France

Esther est née dans un petit village de Pologne, en 1928. Sa mère Gela et son père Nuchim avaient déjà 5 enfants. Leurs conditions de vie n'étaient assurément pas très faciles. Économiquement, la vie dans ce pays ne donnait guère de possibilités pour les juifs. Mais c'est surtout l'antisémitisme endémique des Polonais qui créait pour eux une insécurité à laquelle ils voulurent se soustraire.

Pour la famille Dzik, la France représentait le pays des droits de l'homme et de la liberté. Ils imaginaient être plus heureux en venant s'installer à Paris. Ils pourraient ainsi offrir à leurs enfants un avenir digne et rempli de belles promesses.

Esther avait un peu plus de 2 ans quand sa famille arriva en France. Le déracinement propre à tous les immigrés était d'autant plus difficile que la langue de la famille était le Yiddish, une langue de fusion propre aux juifs de l'Est de l'Europe.

Esther iz alt geven a bisl mer vi tsvey yor ven di mishpokhe Dzik iz ongekumen in Frankraykh. Dos aroysrays-gefill, durkh velkn ale emigrantn muzn durkhgeyn, iz geven nokh shverer vayl di mishpokhe hot geredt yidish, di shmelts-shprakh fun di Yidn fun mizrekh-Eyropo.

Par instinct grégaire et comme tous les immigrés, Gela et Nuchim Dzik s'installèrent dans le même périmètre du 20^e arrondissement de Paris que d'autres membres de leur famille. Et pour faciliter leur implantation parisienne, les prénoms des enfants furent francisés. Ainsi, Mendel devint Maurice, Maylich prit le prénom Marcel, Szmul celui de Samuel, et Faïga s'appelait dorénavant Fanny. Seuls Israël, Achille et Esther purent conserver leur prénom de naissance.

Comme pour beaucoup de juifs polonais qui avaient fui l'antisémitisme, l'activité professionnelle principale était la confection. Et tous les membres tentaient de subvenir aux besoins financiers de cette belle famille, y compris la jeune Esther qui, dès l'âge de 12 ans, effectuait contre rétribution, durant son temps libre, diverses livraisons à Belleville.

En d'autres temps, l'implantation des Dzik aurait pu aboutir mais malheureusement, la grande histoire en décida autrement.

הוא בן אשורוש דא אשורוש דהמלך
 חזו רעו מיש שבע נעירי וטאר מדינה
 פון דהם כשבת המלך אשורוש עיל קטא
 קמו אשר בשעת המלך אשורוש עיל קטא
 לכו עשה משתה לכל שירי ופבריו זיל קיס
 ותימנים ושירי המדינה לשנו בדראנו
 עשר כבוד מלכותו את יקר תפאח גדולו
 פביש שמנים טמאן דום ובמלואת דהימים
 לה עשה המלך לכל יום הממאנים בשושן
 דה למסרו ועד קטן משתה שבעת ימים
 מר גנת ביתו המלך חזר כרסם ותכלת אחו

במבלי בון ארמנו על גלילי סקף וש
 משות זרב וכסף על רפפת בהם וש
 השקות ככלי זהב וכליים מכלים שוני
 מלכות רב כיד המלך והשתיה כרו
 כי כן יסד המלך על כל רב ביתו לעע
 איש ואיש
 נישתה משתה נשים בית המלכות א
 אשורוש ביום השישי כטוב לב ו
 אמר למחנן בתא ארמונא בתא ו
 ויכיס שבעת המשרתים את ושתי המלכה
 אשורוש להכיא את ושתי המלכה

וכמות אברה
 ביושבע דכר
 גות אל שישן
 הכירה אל יד הני שפר הנשים ויתשב הנערה בעינו
 ותשא זקסד לשני ויבהל את רמרוקיה ואת
 מותה לתת לה ואת שבע המנרות הראיות לתת
 לה מבית המלך וישנה ואת נעורתיה לטוב בית
 הנשים לא הגדה אסתר את עמה ואת מוקדה
 ויכרבי צוה עליה אשר לא רעד ובכל יום
 מותרלך לשני חצר בית הנשים

אל בית הנשים אל יד הגא
 הנשים והמן רמרוקיה והנערה אשר חסב בעני
 המלך המלך תלות ושתי ויכס דהיכר בעני
 מלך ויכס כן
 ידה בישוש הכירה ושמו מרדכי בן יאיר בן
 ימעי בן קיש איש ימעי אשר הגלה מירושלים
 עם הגלות אשר הגתה עם יכניה מלך יהודה
 אשר הגלה ובכורצר מלך בבל ויהי אמן את
 יהודה היא אסתר בת דוד כי אין לה אב ואם

מנוס
 הוא וכל הנשים
 קטן ויכס ר
 לך כדבר
 עזר אל מ
 וזנז להיות
 ואת
 יום ומדבר כל
 עם האלה כע
 ת ושתי ואת א
 לה ויאמרו נערי המלך
 משרות במלכות מוכות מ



Un prénom, une destinée



Le prénom Esther n'est pas tout à fait anodin dans la culture juive. Il est même éminemment signifiant. C'est à l'époque de Pourim que, de génération en génération, les juifs du monde entier se remémorent l'histoire de la reine Esther, au travers de son livre : la Méguila d'Esther.

Cette reine a vécu au 6^e siècle avant notre ère. Elle fut choisie comme épouse par le roi Assuérus qui régnait sur l'immense Perse, un royaume reliant 127 provinces, de l'Égypte à l'Inde. Elle avait caché au roi ses origines juives. Par son oncle Mardochée, elle avait appris le projet funeste de Hamman, le Premier ministre du roi. Emporté par son orgueil et sa haine antisémite, ce dernier avait la volonté d'anéantir tous les juifs du royaume, dans le cadre d'un massacre de grande ampleur. Et pour déterminer le jour de ce massacre, Hamman avait choisi la date au hasard, en jouant aux dés. C'est pourquoi Pourim est souvent appelé « la Fête des sorts ».

Au cours d'un festin qu'elle prépara pour son époux et après lui avoir avoué qu'elle était juive, Esther parvint à convaincre le roi Assuérus de retirer la confiance qu'il avait en Hamman. Elle devint ainsi le symbole de la résistance et sauva par son action et son courage tous les juifs du royaume.

Comme on le voit, Esther est une figure forte de la tradition juive. Elle est somme toute une icône héroïque, éprise de liberté et d'indépendance, ainsi que le symbole d'une résistance certaine à l'oppression. Le personnage de la reine Esther est d'une telle importance qu'une journée de jeûne lui est consacrée. Cette journée, le jeûne d'Esther, a lieu le 13 Adar dans le calendrier hébraïque, soit juste avant la fête de Pourim.

Contrairement à certains de ses frères et sœurs, la jeune Esther conserva son prénom en arrivant en France. Il n'est pas nécessaire de chercher plus de liens entre l'histoire de la reine Esther, épouse d'Assuérus, et celle de la jeune Esther, habitant dans le Paris d'avant-guerre. Mais, a posteriori, force est de constater que Gela et Nuchim Dzik trouvèrent un prénom admirablement bien choisi à leur fille Esther. Et il est fort réjouissant de penser qu'il n'y a vraisemblablement aucun hasard dans ce choix.

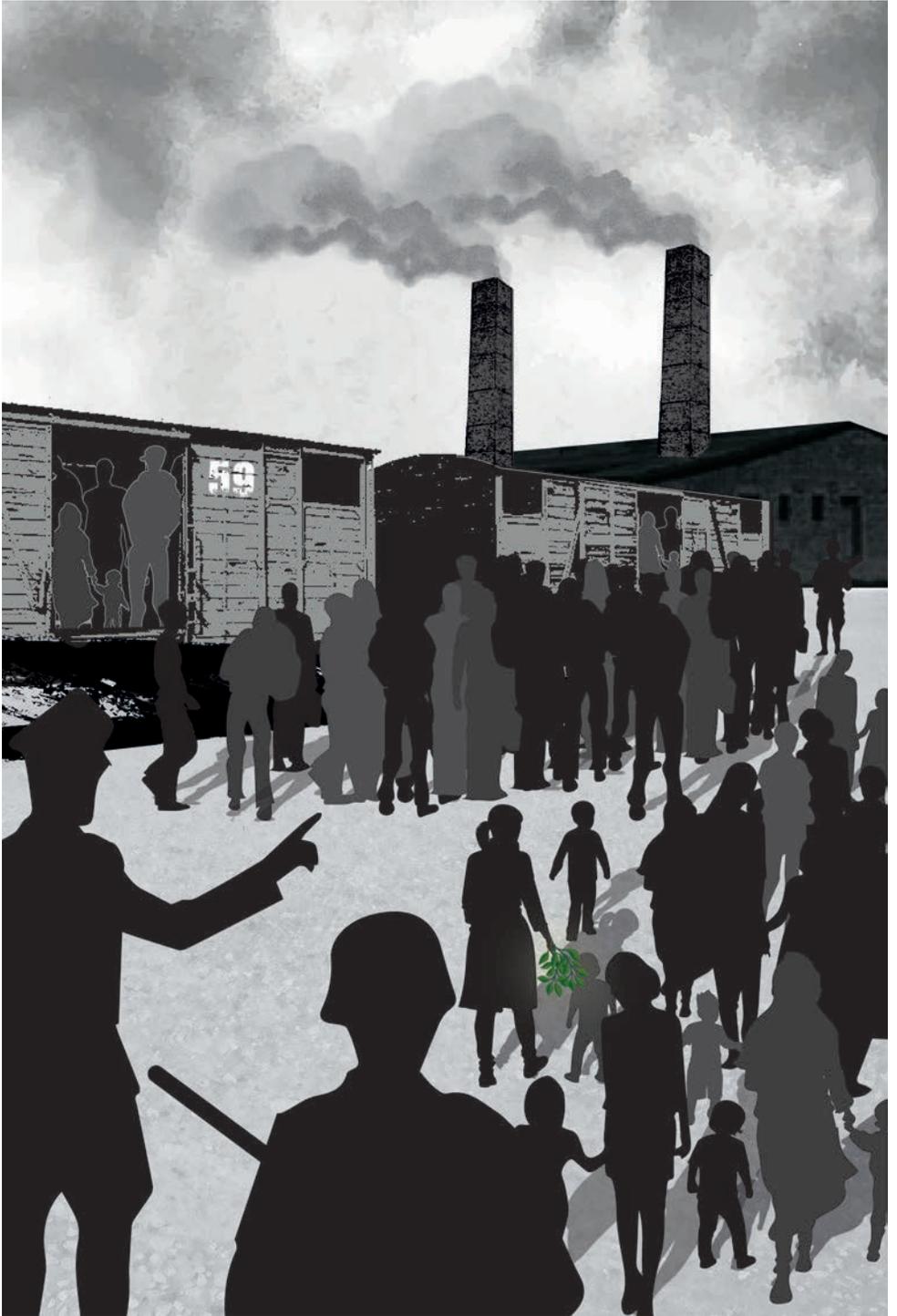


La déflagration familiale

La destinée d'Esther bascula lorsque son histoire personnelle rencontra la grande histoire. Dès 1933, le parti national-socialiste totalitaire, antisémite et violent, gagnait les élections en Allemagne et imposait des lois de plus en plus coercitives à l'égard des juifs. La folie meurtrière du III^e Reich apparaissait en Europe et ne faisait que s'amplifier. Les visées impérialistes de l'Allemagne nazie parvenaient à peine à masquer sa volonté génocidaire. Esther en fit une analyse beaucoup plus précise, de nombreuses années après tous ces événements. Ce fut l'annonce d'une triste période pour l'Europe, où des milliers de personnes s'enfuirent de leur pays natal simplement pour sauver leur vie. En été 1939, la Pologne était envahie et vaincue. Esther s'en inquiétait énormément puisque ses grands-parents et bien d'autres membres de sa famille y demeuraient encore. La famille Dzik assistait impuissante à la fuite de plusieurs voisins juifs. Mais quitter Paris lui semblait impossible. La France déclara la guerre à l'Allemagne en septembre 1939. En mai 1940, les troupes allemandes lancèrent une offensive et envahirent la France. Au bout de quelques semaines seulement, la France capitula. Un pays avec deux zones fut alors créé.

Le recensement des juifs de France, caractérisé par l'ajout des mots **JUIF** ou **JUIVE** sur les pièces d'identité, le port de l'étoile jaune y compris pour les enfants, la spoliation arbitraire des biens, l'interdiction d'accès à certaines professions, certains commerces, certains services de l'État français, firent rapidement prendre conscience à la famille d'Esther de la gravité de la situation.

Mais la déflagration arriva par les premières rafles au milieu de l'année 1941, où Marcel, puis Samuel, comme des milliers de juifs avec eux, furent internés. Puis ce fut le tour de toute la famille dans la grande rafle de juillet 1942, dénommée « la rafle du Vel d'hiv ». Par miracle, Esther échappa à ces rafles. Ce sont les scellés posés sur la porte de l'appartement de Belleville qui lui firent comprendre que le pire était arrivé. Sans ressources, sans nouvelles de sa famille, elle prit l'initiative, à seulement 14 ans, de partir à Pau retrouver son frère Maurice. Elle imaginait qu'il saurait lui dire quoi faire. Son périple à hauts risques pour traverser la France dura plusieurs jours. Pourtant, après avoir rejoint son frère, elle décida de retourner à Paris pour tenter de retrouver ses parents. Seule dans cette grande ville, aidée par des associations d'assistance aux orphelins, elle n'avait pas encore compris qu'elle ne reverrait plus jamais les siens, déportés et gazés dans les premiers convois. Esther était entrée de plain-pied dans la pire période de l'humanité.



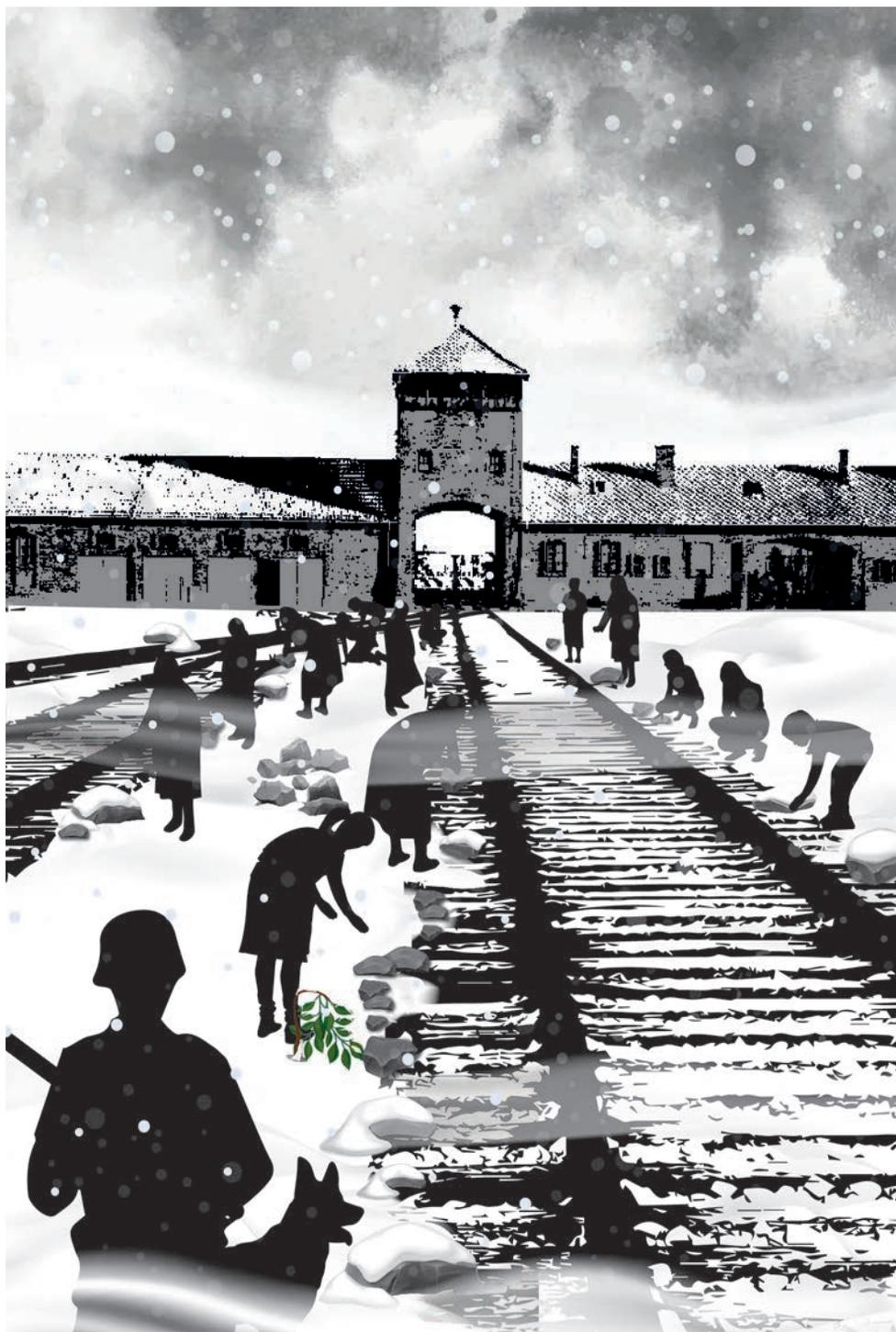
L'arrestation

C'est en août 1943, au cours d'un simple contrôle d'identité dans la rue de Rivoli, près du BHV, qu'Esther fut arrêtée par la police française. Elle fut immédiatement internée à Drancy, d'où partaient les convois ferroviaires des déportés vers les camps de concentration. Chaque convoi emportait 1 000 personnes. Comme elle l'a appris bien des années plus tard dans les archives de cette période, ses parents faisaient partie du convoi 19. Elle était montée, elle, près d'un an après, dans le convoi 59.

Le trajet entre le camp d'internement de Drancy et celui d'Auschwitz-Birkenau fut réalisé dans un wagon à bestiaux où s'entassaient hommes, femmes et enfants. Esther eut un premier contact avec l'horreur absolue durant ce trajet. Les wagons, clos de l'extérieur, ne permettaient ni de s'asseoir ni de se coucher, eu égard au nombre de déportés. Pas d'eau, pas de nourriture, un seau débordant d'excréments, pas d'air pour respirer, les pleurs des enfants et les angoisses de tous. C'était en fait l'avant-goût de ce qu'Esther allait découvrir à Auschwitz.

Le convoi 59 roula ainsi 3 jours et 3 nuits pour un aller simple vers l'enfer. À son arrivée, progressivement, Esther prit conscience que la machine meurtrière des nazis allait tout emporter, y compris sa propre vie. Elle n'avait que 15 ans. Un premier tri fut fait dès l'entrée au camp. Les hommes d'un côté, les femmes et enfants de l'autre. Mais surtout un tri entre les valides, ceux qui pouvaient encore travailler, et ceux qui, blessés ou faibles, étaient immédiatement dirigés vers les chambres à gaz. Malgré une blessure au genou, Esther échappa à ce premier tri.

Elle fut emmenée avec d'autres sursitaires dans un baraquement et y perdit son identité. On la priva de tous ses effets personnels. Elle dut se déshabiller entièrement. Elle fut tondue et le numéro 58319 fut tatoué sur son bras pour lui inculquer son nouveau statut d'esclave en attente de mort. Cette déshumanisation n'était qu'un aspect de sa nouvelle vie. L'enfermement, les poteaux, les barbelés, la proximité de la mort au quotidien, dans son baraquement, durant les appels ou encore lors des sélections, devenaient son seul horizon. Les chambres à gaz du camp devinrent aussi sa réalité. Ce n'était un tabou pour personne. Dès le premier jour, les prisonnières plus anciennes avaient dit : « Regardez par la fenêtre ! Vous voyez la fumée ? Ceux qui sont arrivés avec vous, ils sont là ! Ici, les juifs sont gazés dès leur arrivée et personne ne sortira vivant ! » Malgré toutes ces épreuves, Esther gardait toujours l'espoir que sa famille avait pu s'échapper.



Au cœur de l'inhumanité



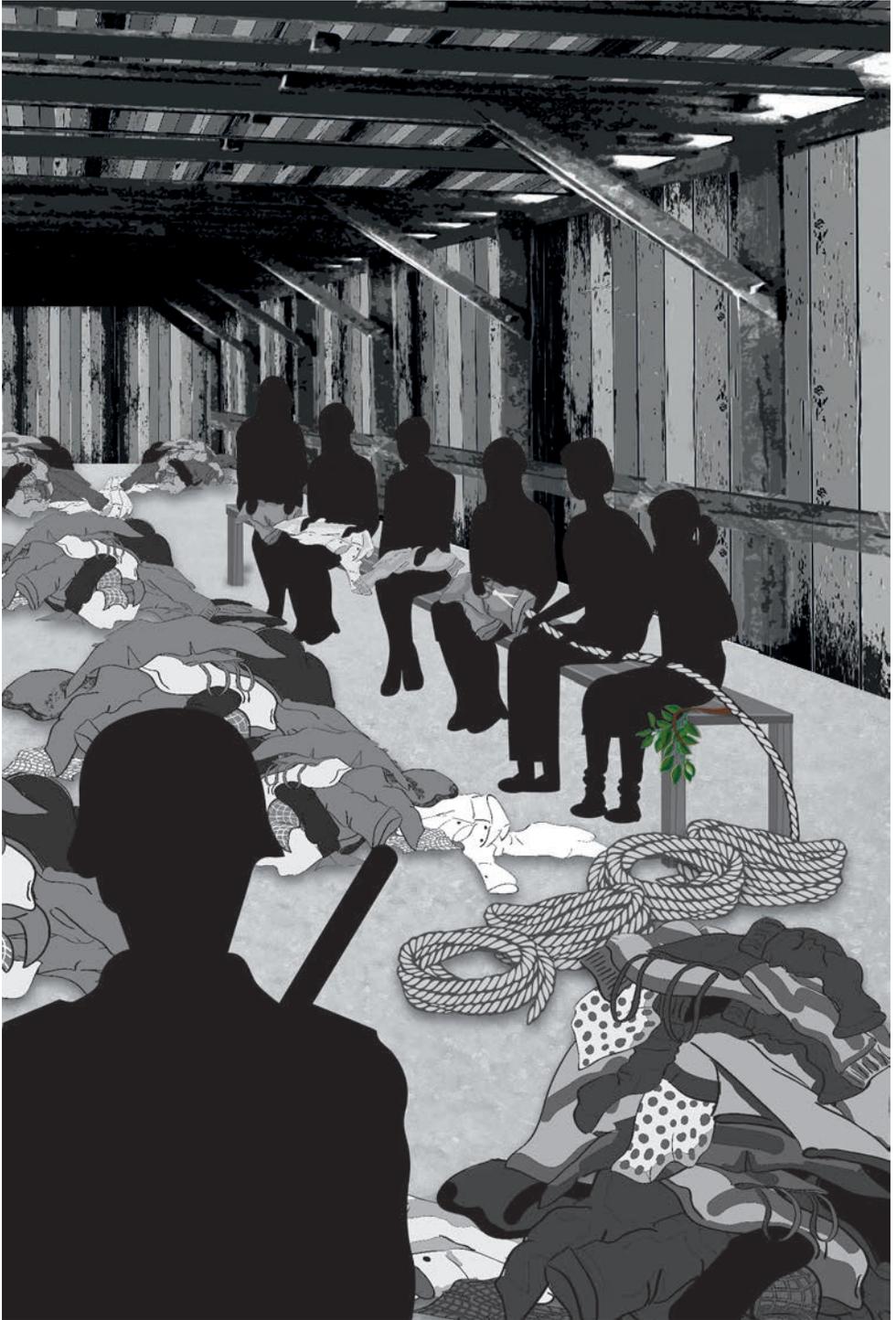
Esther découvrit aussi les conditions de vie dans le camp. Elle découvrit la haine meurtrière des nazis, les hurlements et les chiens. L'usage de la badine était fréquent. Au moindre écart de conduite ou ordre non exécuté sur-le-champ, les Allemands tabassaient les prisonniers comme du bétail, quelquefois jusqu'à la mort. Elle savait qu'au moindre signe de faiblesse, les Allemands la feraient mourir. Elle fit donc ce qu'elle put pour résister à l'épuisement physique, à l'absence de sommeil ou de nourriture, à l'insalubrité, à la maltraitance quotidienne, à la violence sadique des Allemands et à toutes les humiliations qui lui étaient infligées.

La vitalité d'Esther lui permit d'être choisie pour un travail dans un « kommando », un groupe de femmes qui oeuvraient à l'extérieur du camp. Il s'agissait dans un premier temps de déplacer des pierres d'un endroit à un autre, pour ensuite les rapporter à l'endroit initial. Il fallut ensuite allonger la voie de chemin de fer afin qu'elle amène les convois directement dans le camp, au seuil même des fours crématoires et des chambres à gaz. Le travail était dur. L'hiver le plus rude s'installait. Le temps devenait de plus en plus froid et le moindre outil lui semblait horriblement lourd. La nourriture se réduisait à un semblant de tisane le matin, une vague soupe avalée debout sur le chantier pour reprendre le travail plus rapidement et une autre le soir avant de se coucher. Un tel régime alimentaire était aussi meurtrier. C'est lors de l'appel du matin que la réalité de ces conditions inhumaines révélait les mortes de la nuit, par épuisement, maladie, maltraitance ou désespoir.

Malgré la fatigue des premiers mois, Esther se levait tous les matins car elle savait très bien qu'elle serait tabassée par les Allemands si elle ne le faisait pas. Et avec d'autres, elle encourageait celles qui étaient trop fatiguées pour l'appel et risquaient d'être immédiatement exécutées.

Les morts se comptaient par dizaines. Esther n'y faisait même plus attention. Elle s'y était habituée. Mais la machine nazie continuait à engloutir des vies. La fréquence des convois ferroviaires ne faiblissait pas. Au printemps 1944, ce furent ceux venant de Hongrie qui remplirent le camp, arrivant aux abords des chambres à gaz, directement par la voie de chemin de fer sur laquelle avait travaillé Esther quelques mois auparavant.

Et elle se remémorait ce qu'elle avait appris dès son arrivée au camp d'Auschwitz : « Ici, on ne sort que par la cheminée ! »



Des anges gardiennes

L'entraide dans les camps n'était pas la règle. Elle était même plutôt exceptionnelle. Il y avait quelquefois de l'animosité entre les prisonnières en fonction de leur nationalité. Trois personnes, pourtant, apportèrent de l'aide et un peu de réconfort à Esther, dans cet enfer sur terre.

En premier lieu, il s'agit bien sûr de sa sœur Fanny, qui était déjà présente au camp de Birkenau à l'arrivée d'Esther. Cette antériorité lui donnait quelques avantages. Elle connaissait les rouages et le fonctionnement du camp et pouvait en faire profiter sa jeune sœur, afin que les journées lui paraissent moins difficiles. Et puis, elles se réconfortaient l'une l'autre.

Fanny avait fait la connaissance en particulier de Mala, une jeune Belge d'origine juive polonaise qui parlait plusieurs langues et que les Allemands utilisaient comme interprète. De ce fait, Mala connaissait les opportunités qui se présentaient de trouver un emploi moins fatigant dans les « kommandos ». Et c'est ce qu'elle dénicha pour Esther. Il s'agissait de fabriquer de longs cordages avec les vêtements de ceux qui étaient morts dans le camp. Certes, il fallait que la longueur journalière soit réalisée et que la solidité soit éprouvée, mais c'était un emploi assis et au chaud. Cela changeait énormément du travail à l'extérieur. Il permit à Esther de rester en vie. Mala fut sauvagement assassinée par les Allemands après sa tentative d'évasion. Dans la mémoire collective du camp d'Auschwitz, elle gardera l'image d'une véritable héroïne, courageuse et insoumise.

Et enfin, il y avait Marie. C'est en août 1943, tout de suite après son arrestation et son internement au camp de Drancy, que la destinée d'Esther croisa celle de Marie. Originnaire de Varsovie, elle était plus âgée de quelques années. Elles connurent ensemble dans le convoi 59, leur premier déplacement en wagon à bestiaux qui les amena à Auschwitz. Marie était en quelque sorte devenue l'ange gardienne d'Esther. Ou, plus exactement, elles étaient alternativement devenues l'ange gardienne l'une de l'autre. Marie était la sœur d'armes d'Esther. Elles se soutenaient mutuellement. Elles se raccrochaient toutes deux au monde des vivants et s'apportaient conjointement le soutien et l'espoir de s'en sortir.

De l'arrivée d'Esther à Drancy, jusqu'à la fin de la guerre, jamais elles ne se quittèrent. Bien après la guerre encore, elles restèrent en permanence en contact, jusqu'au décès de Marie en 2002. De sœurs d'armes, elles sont restées comme des sœurs, toute leur vie durant.



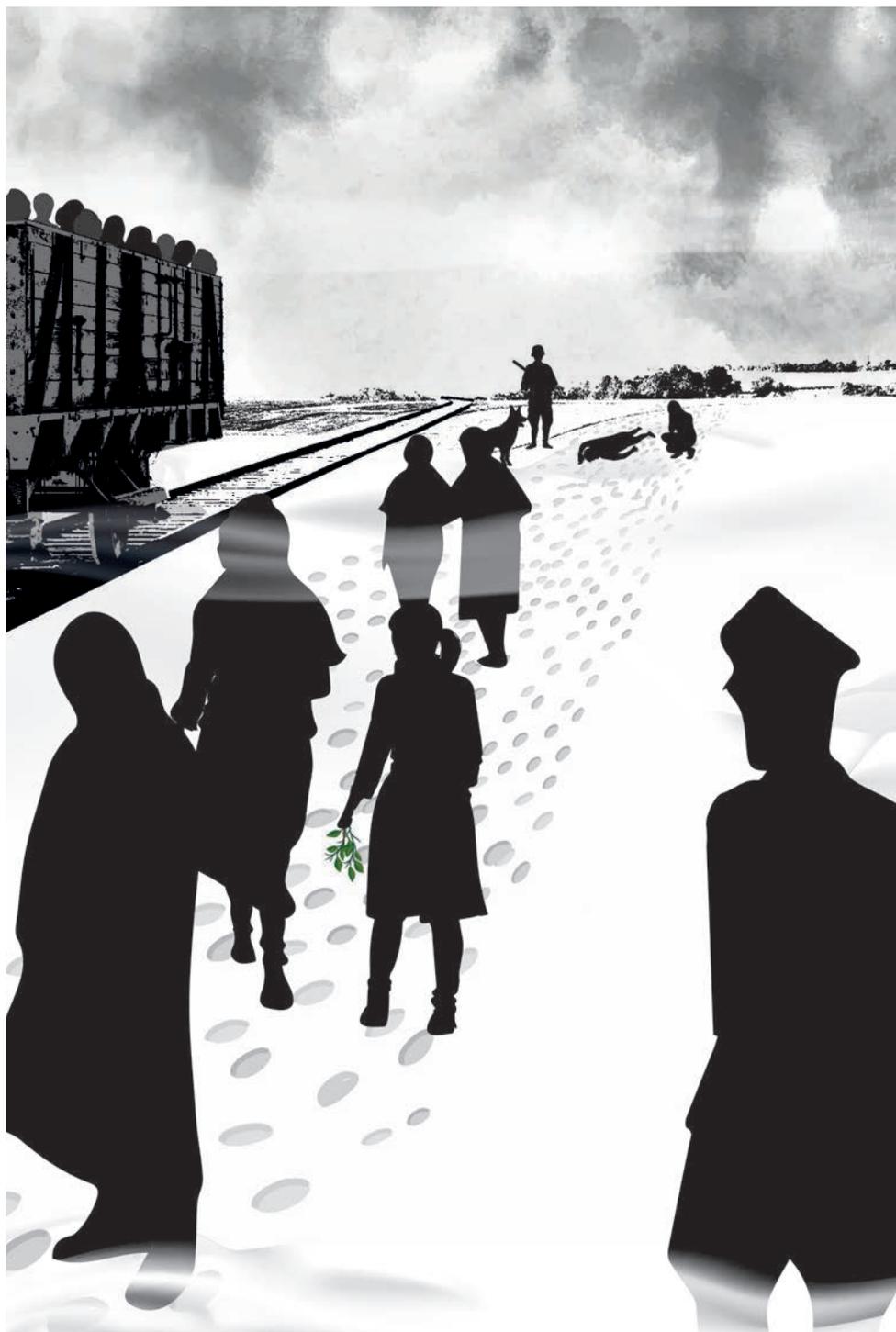
Promets-moi !

Dans l'univers apocalyptique du camp d'Auschwitz, il était impossible d'avoir des nouvelles de l'extérieur. Le seul endroit où les prisonnières parvenaient à échanger ou s'informer se situait dans les latrines du camp. Peu ou mal surveillées, tout le monde les appelait « radio-chiottes ».

Dès son arrivée, plusieurs personnes savaient qu'Esther venait du quartier de Belleville, à Paris. Ce fut alors une chance inouïe pour Fanny d'apprendre que sa sœur était encore en vie et qu'elle se trouvait dans un baraquement à quelques centaines de mètres du sien. Dès lors, les latrines étaient devenues rapidement le lieu des rendez-vous familiaux. Fanny, présente au camp depuis 10 mois, n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Pour leur première rencontre, Fanny adressa une magistrale gifle à sa sœur cadette, accompagnée d'un reproche, la croyant toujours à Pau et déçue de la retrouver là : « J'étais sûre que tu allais venir jusqu'ici ! ». Ainsi, alors que toutes les prisonnières déféquaient autour d'elles dans une atmosphère surréaliste, Fanny et Esther renouaient un lien familial ténu et échangeaient peines et espoirs. Elles recréaient leur réseau d'entraide, c'est-à-dire l'inverse même de ce que les Allemands envisageaient pour elles, en remplaçant leur identité par un tatouage sur le bras. Et cette gifle, pour autant qu'elle put être perçue comme surprenante et agressive, n'en était pas moins un geste d'amour intense entre deux sœurs confrontées à la même atrocité. Ce fut une chance pour Esther de la recevoir.

Malheureusement, les forces de Fanny s'amenuisaient rapidement. Jour après jour, Esther la voyait perdre pied sans vraiment savoir quoi faire pour l'aider. Elle s'était mise à cracher du sang. La morsure d'un chien à une jambe s'infecta rapidement et affaiblissait encore plus la pauvre Fanny. Et advint ce qui devait advenir. Un matin, Fanny resta allongée. Elle ne pouvait plus se porter elle-même. Esther, à ses côtés, l'aida autant qu'elle put. Elle l'encouragea mais la mort prenait progressivement le dessus. Et alors que Fanny savait que, du fait de son état de faiblesse, elle allait inéluctablement être gazée par les Allemands dès la prochaine sélection, elle fit promettre à Esther : « Esther, tu dois tout faire pour t'en sortir. La guerre finira bien un jour. Promets que tu raconteras, pour que l'on ne soit pas les oubliés de l'histoire ! ».



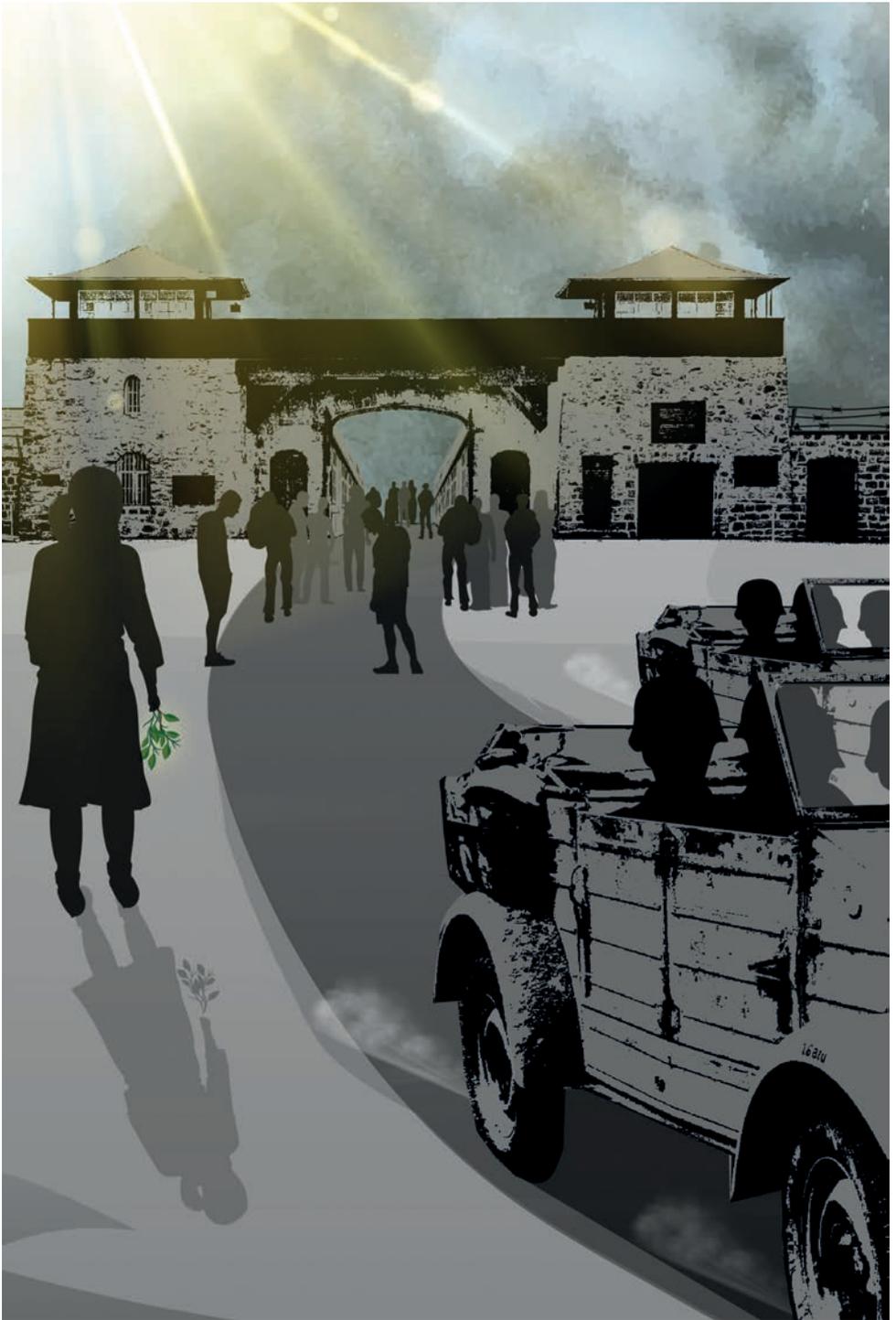
Marcher ou mourir

Le massacre des tziganes dans le camp de Birkenau fut aussi une épreuve terrifiante. Leur baraquement était situé en face de celui dans lequel vivait Esther. C'était le seul où les familles étaient restées groupées, hommes, femmes et enfants mélangés. Ils survivaient ainsi à quelques centaines de mètres des fours crématoires. Ils étaient tout à fait au courant de ce qu'il s'y passait mais, n'étant pas juifs, espéraient sans doute la clémence de leurs bourreaux. Il n'en fut rien. Une nuit d'août 1944, des cris horribles provenant de ces baraquements déchirèrent le silence, durant de longues heures. Il s'agissait des cris des tziganes emportés par les Allemands, pour être tous ensemble assassinés. Le souvenir de cette nuit-là hantera longtemps l'esprit d'Esther. Contrairement à la très grande majorité des prisonnières qui ne survivaient guère que quelques semaines en moyenne dans le camp, Esther, elle, restera quinze mois à Auschwitz-Birkenau.

En juin 1944, la fébrilité des Allemands lui fit comprendre que les Alliés avaient débarqué en Normandie. Elle pensait, comme la très grande majorité des prisonnières, que son calvaire allait prendre fin. Mais cela n'a pas été le cas.

L'armée allemande reculait sur tous les fronts face à l'avancée des soldats de la coalition. Les nazis étaient en train de perdre la guerre. Les autorités du camp décidèrent alors de quitter Auschwitz et d'emmener avec eux les prisonniers, à Bergen-Belsen, un autre camp. L'objectif était de dissimuler les atrocités et les crimes commis. Ce déplacement de plusieurs dizaines de milliers de prisonniers est connu sous le nom de « Marche de la Mort ». Et cette marche fut assurément meurtrière. Dans le froid intense de janvier, ordre fut donné de former des colonnes et de quitter le camp à pied, toujours surveillés par les Allemands.

L'épuisement et les conditions climatiques extrêmes firent que des prisonnières moururent par centaines. Éreintées, ne pouvant plus marcher, elles étaient abattues d'une balle dans la tête. Hors de question pour les nazis de laisser le moindre témoignage vivant. Après trois jours de marche forcée, le convoi parvint à une gare. Les prisonnières montèrent alors sur des wagons à plateaux ouverts et le convoi reprit, dans le froid et sous la neige. Le voyage dura encore plusieurs jours. Cette « Marche de la Mort » aura révélé l'extrême sauvagerie des nazis qui effacèrent les traces du génocide. Le convoi avait quitté la Pologne pour arriver dans le nord de l'Allemagne où les nazis avaient, dans le cadre d'un repli global, regroupé les prisonniers de plusieurs camps.



Bergen-Belsen

Arrivée dans ce nouveau camp qu'elle découvrit dans une sorte d'organisation chaotique et d'impréparation, Esther se doutait que les choses ne se passaient pas vraiment comme prévu par les Allemands. Des dizaines de milliers de prisonniers arrivaient d'autres camps. Il n'y avait pas de chambres à gaz à Bergen-Belsen mais cela restait un endroit où l'on mourait beaucoup. Essentiellement par les épidémies dévastatrices de typhus qui infectaient le camp dans sa totalité. Une autre réalité inimaginable existait ici : la population du camp ayant quadruplé en moins d'un an, impossible de trouver de quoi alimenter autant de personnes. L'inhumanité des nazis parvenait alors à son comble, avec de fréquentes scènes de cannibalisme entre prisonniers.

Les convois affluaient de toutes parts : Auschwitz-Birkenau bien sûr, mais aussi Buchenwald, Flossenbürg, Ravensbrück, Mauthausen...

Bergen-Belsen était aussi un camp où les nazis organisaient des sélections. Mais cette fois, elles se faisaient en présence de civils allemands et étaient l'occasion de longues tractations. Esther fut sélectionnée pour aller travailler avec un groupe de 300 femmes, dans une usine appelée par son nom de code : Venusberg. L'usine textile initiale avait été transformée en usine d'armement et les prisonnières y travaillaient sous l'autorité des propriétaires réquisitionnés pour fournir des pièces mécaniques d'artillerie ou d'aviation. Le travail à Venusberg durera quelques semaines seulement. L'avancée des Alliés était de plus en plus problématique pour les Allemands. Le groupe d'Esther fut à nouveau déplacé mais, cette fois-ci, sans véritable but. Le nouveau convoi ne semblait pas savoir où se rendre. Il démarrait, s'arrêtait durant de longues heures, puis redémarrait au pas et s'arrêtait à nouveau, en pleine campagne. Cela dura ainsi des jours et des jours, sans boire, sans manger, avec des haltes sporadiques pour éliminer cadavres et excréments. Là encore, Esther, comme à de nombreuses reprises et comme tant de personnes autour d'elle, eut la tentation ultime de lâcher prise et de se laisser mourir. Mais ce n'aurait assurément pas été la bonne journée pour cela.

Le jour même, le convoi parvint enfin, après avoir traversé la frontière autrichienne, dans le camp de Mauthausen. Quelques jours après son arrivée, face à la pression des troupes alliées, le camp fut progressivement abandonné par les Allemands. C'est en voyant des prisonniers crier de joie : « Les Allemands sont partis ! » qu'Esther comprit qu'elle était enfin libérée, et que sa guerre était finie.



La nécessaire reconstruction

La libération d'Esther et Marie se fit bien sûr par les soldats américains. Mais aussi par la police française, celle-là même qui, quelques années auparavant, avait suivi les ordres d'arrestation et d'internement des juifs et des résistants français.

Esther et Marie rentrèrent à Paris, seules passagères civiles d'une forteresse volante américaine, et se retrouvèrent à l'hôtel Lutetia. Mais sans aucun suivi psychologique, sans ressources réelles et sans soutien familial, le retour fut si dur pour Esther qu'elle voulut mettre fin à ses jours.

Elle échoua.

Esther restera silencieuse sur ce qu'elle a vécu dans les camps d'extermination nazis durant près de 50 ans. Une chape de plomb invisible avait été déposée sur son histoire, comme sur celle de tous les survivants. Esther ne pesait que 32 kilos lorsqu'elle arriva en France, mais elle portait le poids énorme de la culpabilité. Comment avait-elle pu survivre alors que tant d'autres ne rentreraient jamais ? Autour d'elle, tout le monde avait un farouche désir d'oublier et la volonté de reconstruire un monde meilleur. Et puis, en définitive, était-il utile de continuer à raconter la folie meurtrière des nazis puisque cela ne se reproduirait plus jamais ?

Esther ne se sentait pas la force de revenir sur ces événements. Elle gardait son malheur et sa tristesse pour elle. Et d'ailleurs, personne ne voulait véritablement entendre ce qu'elle aurait eu à dire. Elle tentait de faire l'impossible deuil des 17 membres de sa famille disparus. Elle en perdit définitivement le sommeil.

C'est en 1990 qu'elle commença à témoigner de ce qu'elle avait vécu. D'abord, parce qu'elle se rendait compte que les victimes directes de la shoah prenaient de l'âge et disparaissaient les unes après les autres. Mais surtout, parce que de nouvelles théories niant le génocide des juifs trouvaient un écho inquiétant. Cette façon nouvelle de jeter le doute sur ce qu'elle avait vécu dans sa chair, lui fut insupportable. Elle se remémora la promesse faite à Fanny et entreprit progressivement de raconter son histoire.

Esther parle à ceux qui veulent bien l'écouter, sans haine, sans ressentiment mais avec force détails qui amènent son auditoire à la porte de l'inimaginable. Et malgré son âge et toute la souffrance qu'elle a traversée, elle fait encore preuve d'une vitalité surprenante et elle reste toujours debout.



Message aux jeunes générations

Mes enfants,

Aujourd'hui, je vous lance un appel solennel en faveur de la Paix.

Les guerres actuelles ne se déclenchent pas uniquement pour des raisons politiques. Si l'on se réfère aux conflits qui ensanglantent notre monde, on voit qu'elles ont aussi des causes idéologiques, ethniques ou religieuses.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus qu'une poignée de survivantes et survivants des crimes nazis. C'est à vous, mes chers enfants, que je m'adresse maintenant. Lorsque l'on n'aime pas son voisin parce qu'il est différent, cela s'appelle du racisme. C'est ce racisme qui a conduit à la déportation de millions de personnes innocentes. C'est au nom de ce racisme que les pires horreurs sont commises. Et pourtant, tous les enfants du monde sont pareils à vous.

Je compte sur vous, mes chers enfants, pour que, lorsque nous ne serons plus là, nous qui avons connu les camps et pouvons certifier qu'ils ont bien existé, vous puissiez témoigner en notre nom à tous, face aux négationnistes, aux révisionnistes et autres faussaires de l'histoire. Vous devenez maintenant nos témoins, comme nous-mêmes avons été les témoins et les victimes de ces atrocités.

Vous devez faire preuve de tolérance et reconnaître le droit à la différence. Je le répète, ne vous laissez pas entraîner sur la voie du racisme et de la xénophobie, c'est-à-dire de la haine de l'étranger. Elle conduit aux crimes les plus horribles. Acceptez d'être différents les uns des autres.

Nous vous faisons confiance. Vous êtes notre avenir. Ne nous décevez pas. Faites preuve de tolérance et de compréhension, si vous voulez continuer à vivre dans un monde de paix. Vous vivez en France, dans un pays démocratique. Alors, mes chers enfants, essayez de protéger ce pays le plus longtemps possible.

ESTHER

Esther Dzik-Senot



À l'origine, le terme de « résilience » est surtout utilisé dans la métallurgie. C'est le phénomène qui décrit la capacité d'un métal à revenir à sa forme d'origine, après la phase de chauffe. Le psychologue Boris Cyrulnik commença à l'utiliser dans les années 2000 pour décrire la capacité d'une personne à se reconstruire après une terrible épreuve. Puis, le terme fut largement galvaudé. On l'utilise aujourd'hui dans tous les domaines, dès la moindre difficulté.

Assurément, ce terme correspond exactement à la personnalité d'Esther. Quand elle est venue à Troyes pour la première fois, elle offrit à son auditoire une force de vie admirable et une humanité qui en a remué plus d'un. Pas

un seul des 730 spectateurs du Théâtre de Champagne n'est sorti véritablement indemne de cette soirée du lundi 20 mars 2023. Les témoignages furent nombreux et émouvants. Ils marqueront d'une empreinte indélébile son passage.

Un autre terme de la métallurgie s'applique encore au caractère d'Esther Senot : il est « bien trempé ». Sa famille dirait sans doute qu'elle a du caractère, peut-être même un peu trop. Elle-même estime qu'elle a eu de la chance dans les différents camps qu'elle traversa. Elle a peut-être raison. Mais ce qu'il faut bien avouer, c'est que cette formidable vitalité tient assurément en partie à ce caractère.

Et même mieux que ça. En l'écoutant énumérer avec une rigueur métronomique les différents malheurs qui frappèrent sa vie, ce caractère fait aussi penser à cet acier damassé qui s'endurcit à l'extrême, à force de couches successives. On retrouve encore là, la solidité de cette personnalité forgée par la succession de bonheurs simples et de moments de pure inhumanité.

Esther a eu cette capacité à résister à tout, à ne jamais baisser les bras et à tenir encore et toujours cette promesse faite à Fanny. Elle finira par atteindre son objectif de témoigner de la shoah auprès d'autant de jeunes auditeurs qu'il y eut de juifs tués par les nazis. Certains des premiers élèves qui écoutèrent Esther raconter sa vie sont devenus depuis, professeurs d'histoire. Ce faisant, elle leur a insufflé un parfait remède préventif contre le négationnisme et le révisionnisme.

La Maison Rachi et le CDAD-Aube tenteront dorénavant de l'aider au mieux à honorer sa promesse et à porter sa parole auprès du plus grand nombre, pour élargir sans limite le cercle des témoins.

”
Bonjour Sophie, je suis bouleversé par cette soirée et ce témoignage. Un immense merci à toute l'équipe du CDAD de nous y avoir associés. C'est vraiment très gentil. Serait-il possible de récupérer son témoignage final à l'attention des jeunes, s'il vous plaît ?

Je voudrais le garder et l'encadrer tellement il me parle. Dans mes fonctions, j'ai dû parfois prendre des décisions difficiles justement pour combattre ceux qui prônaient la haine de l'étranger et ce soir, à la lecture de ce message par cette immense personne, cela a fait fortement écho chez moi. Merci.”

*Colonel Laurent Marty
 Directeur départemental des services d'incendie de l'Aube*



Merci Mme Senot

Merci à vous pour ce précieux moment,
De nous avoir consacré de votre temps,
Pour nous parler de l'avenir,
Et nous partager vos souvenirs,
Avec un témoignage plus que bouleversant,
Allant du tragique à votre épanouissement.

Une réflexion apportée
Sur notre société passée
Et son présent, nous démontrant ainsi
Notre chance d'être en démocratie,
Accompagnée de mots touchants
Avec ce message puissant,
La paix ne peut être perpétuée,
Que par le biais de notre respect.

Votre message distingué est passé.
Votre mémoire sera perpétuée.
Et votre histoire sera bien racontée.
Cette transmission
Nous la préserverons,
La communiquerons.

MOREL Agathe



SUPERVISION : Anne Bleuzen
MAQUETTE ET ILLUSTRATIONS : Delphine Maubrey

À découvrir aux Éditions Maison Rachi



Éditions Maison Rachi
ISBN 978-2-490386-07-9
Prix : 15 €

